

chercherait vainement des campagnes plus fertiles ou plus agréables que les siennes. Ce délicieux paysage couvert de jardins, de vergers, de maisons de retraite, doit beaucoup à une suite de jolis coteaux qui le mettent à l'abri des vents fâcheux, et lui donnent un grand nombre de sources qui le rafraîchissent durant l'été.

L'acquisition de cette place entra vers l'an 1517 dans les vues politiques de l'Espagne. On envoya au comte d'Alcandete, gouverneur d'Oran, des forces plus que suffisantes pour cette conquête. Il tarda beaucoup trop à les employer, et donna aux Algériens qui avaient pénétré son secret le temps de réunir assez de forces pour le combattre. Ils l'attaquèrent presque aux portes de Mousteganem, le battirent complètement, et lui firent douze mille prisonniers qui la plupart se firent circonci.

Arzen, où l'on retrouve d'assez beaux restes de quelques monumens romains, doit être l'*Arsenaria* des anciens. Son port est le plus vaste, le plus sûr, le plus fréquenté de toute la côte, mais ne peut être fortifié. C'est là que se font tous les chargemens de blé que la province du Ponant peut livrer à l'Europe. Un pareil avantage aurait dû, ce semble, augmenter la population dans la ville. Cependant par une révolution dont l'histoire ne dit pas les causes, on n'y voit pas un seul habitant; il n'y reste que deux magasins destinés à recevoir les grains qui doivent

être exportés, et la maison du capitaine de la rade. La campagne a éprouvé la même dégradation que la place. Un territoire naturellement fertile a été abandonné aux bêtes féroces. Rarement même quelques Arabes y errent-ils avec leurs troupeaux.

A dix-huit ou vingt milles d'Arzen on voit Ovehran que nous nommons Oran, et Marsa-el-Kibir, ou le grand port, conquis il y a trois siècles par la Castille. Depuis cette époque, les Maures ont toujours été dans l'usage d'insulter tous les vendredis ces possessions devenues étrangères, et n'ont jamais cessé de regarder comme martyrs ceux que le canon des deux places emportait.

Le territoire d'Alger recommence après les établissemens espagnols réduits à leurs murailles, et s'étend sur la côte jusqu'à Tunut, où il y a une garnison, et dans l'intérieur du pays jusqu'aux montagnes fertiles et agréables de Frara. Cette contrée trop peu arrosée n'offre que des ruines, quelques Arabes errans avec leurs troupeaux, et la jolie ville d'Andalouse, fondée sur le rivage de la mer par les Maures chassés d'Espagne au commencement du dernier siècle.

Ce que nous avons dit des provinces de l'est, du sud et de l'ouest, ne convient pas entièrement à la généralité d'Alger, qui n'a que cinquante milles de long et vingt milles de large. On la divise en six cadeiries. Le plus éloigné et le



moins borné de ces petits districts est formé par les montagnes de Sabaou, de Bougni, de Tezuvazou, de Moualtacas et de Felissat. Ils ont tous le même caïd ou le même commandant, qui se tient dans le premier. Le second et le troisième ont chacun une garnison. Ce n'est qu'après une guerre de sept ans que le quatrième et le cinquième se sont déterminés à payer un tribut en figes sèches, comme leurs voisins. Ce fruit d'un goût exquis est consommé dans les bâtimens corsaires et dans les forteresses. Ce qui en reste est vendu au profit du fisc.

Au pied des montagnes quelquefois blanchies par la neige et toujours très-pittoresques, dont les deux extrémités s'avancent jusqu'à la mer, commence une plaine où sont les autres cinq caideuries. Toutes ont un chef qui demeure dans un village ouvert. Dans le même canton se trouvent encore dans une position charmante, la petite ville de Belide et de Couleaa, qui ont chacune un gouverneur particulier.

Rien peut-être dans toute l'étendue de la Barbarie n'approche de cette plaine célèbre sous le nom de la Mitige ; c'est le terrain le plus uni, le mieux arrosé, le plus cultivé qu'on puisse voir. Il est abondant en fruits, en légumes, en riz, en grains, en toutes sortes de productions. L'ambition de tous les hommes riches de la capitale est d'y avoir une ou plusieurs possessions.

En sortant de cette contrée, également fertile, agréable et tempérée, on trouve la montagne de Bouzaria, que les plus riches d'entre les juifs, que les plus riches des Maures se sont partagée, et qui domine Alger et son territoire.

Ce territoire est fort inégal, et c'est cette inégalité même qui en fait principalement le charme. Les coteaux et les vallées s'y succèdent sans interruption. Les uns et les autres sont couverts de maisons de campagne blanches, simples et modestes, où les personnes d'Alger qui ont un peu d'aisance ne manquent pas de passer la belle saison. Ces habitations champêtres ont toutes un jardin arrosé par des eaux de source, ou par des puits à roue qui les remplacent. Toute symétrie en est bannie. C'est généralement un mélange confus de fleurs, de légumes, de melons, de blé, d'orge, de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'autres arbres utiles dont les fruits ne sont ni beaux ni bons, parce que ce n'est pas l'usage de les élaguer, et que l'art de les greffer est inconnu ou négligé. Les vignes y furent autrefois très-communes. Les premiers Arabes les détruisirent par zèle pour leur religion. Les Maures sortis d'Espagne, moins scrupuleux, en plantèrent de nouveau. Les étrangers trouvent fumeux le vin qu'elles produisent, mais le blanc beaucoup moins que le rouge. Le gouvernement fait convertir en vinaigre une partie de l'un et de l'autre pour l'usage des garnisons



et des corsaires. Quelques particuliers gardent pour leur consommation celui qu'ils ont récolté. Le reste est livré à des esclaves chrétiens ou à des citoyens qui ont acheté du fisc le droit d'ouvrir des tavernes dans leurs bagnes ou dans leurs maisons. C'est dans ces lieux obscurs que la milice turque va régulièrement noyer sa raison, et qu'elle se livre impunément à tous les excès de la fureur et de la vengeance. La passion des Maures pour le vin n'est peut-être pas moins vive que celle des Ottomans; mais la crainte d'une rude bastonnade ou d'une forte amende s'ils occasionaient le moindre désordre, les a accoutumés à mettre quelques bornes à leurs débauches.

Les propriétés, toujours très-bornées au voisinage de la capitale, ne sont jamais entourées de murailles. Pour les garantir de la rapacité des passans ou de l'infidélité des voisins, on a recours à des haies que forment souvent l'aubépine, le myrte, l'aloës, l'arbousier, d'autres arbustes qui donnent tous un ombrage délicieux. Cependant le figuier de Barbarie sera toujours la meilleure de ces barrières. Elle ne coûte ni peine ni dépense. Une feuille couverte de terre devient rapidement par la force et par la fraîcheur du sol un tronc, et les feuilles qui en sortent deviennent les branches fort peu de temps après. C'est alors une défense haute, épaisse, piquante et par conséquent impéné-

trable. Elle réunit l'agrément à l'utilité. Comme les autres plantes de cet heureux climat, elle est verte toute l'année.

Les femmes ne se rendent jamais à pied dans ces retraites embellies par la nature seule. C'est sur un âne ou sur un mulet conduit par un esclave qu'elles y arrivent. Un pavillon d'osier ouvert par le haut, entouré d'une étoffe de laine blanche ou rouge, les dérobe à tous les passans, sans les priver du plaisir de voir tout ce qui se trouve sur leur route.

Alger est bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui s'étend jusqu'à la mer. D'habiles critiques ont conjecturé que c'était l'ancien *Iconium*. Nous ne combattons pas cette opinion; mais il est certain qu'il n'existe ni monumens, ni ruines qui portent à penser que ce fut un établissement romain. Les rues sont toutes si étroites qu'à peine deux ou trois personnes y peuvent marcher de front. Les maisons, partie en pierre et partie en brique, se ressemblent généralement. C'est toujours une cour carrée sur laquelle sont uniquement ouvertes les fenêtres: usage bizarre que la jalousie a rendu presque universel dans les régions soumises à l'Alcoran. Le palais du dey, les casernes de la milice turque, quelques hôtels anciennement construits par les pachas, un petit nombre de bains et de mosquées ont une sorte de magnificence dans le goût arabe. Les habitans furent



long-temps réduits à l'eau de citerne. En 1611, un des Maures chassés depuis peu d'Espagne, ayant aperçu ou découvert une source abondante sur une colline voisine d'Alger, proposa de la faire couler dans la ville par le moyen d'un aqueduc, et de l'y distribuer avec le secours de quelques tuyaux. Depuis cette époque les fontaines sont très-multipliées. A chacune est attaché un gobelet pour les besoins des passans. Ceux qui vont y boire ou remplir leurs cruches doivent tous attendre leur tour. Les Turcs ne sont pas assujettis à cette règle. Il faut que les juifs, qu'on ne cesse d'avilir, attendent que les Maures, que les chrétiens, que les esclaves même soient servis.

On exagérait plus ou moins autrefois la population d'Alger. Elle est réduite à moins de cinquante mille habitans, depuis que, suivant le relevé fait aux trois portes de la ville, la peste de 1787 lui enleva quatorze mille trois cent trente - quatre musulmans, dix - sept cent soixante-quatorze juifs, six cent treize chrétiens libres ou esclaves, sans compter ce qui dut périr dans les jardins de son territoire.

Du côté de la terre, la place est défendue par un fossé large et profond, mais presque généralement comblé; par des murailles et des tours en ruine et mal entendues; par quelques châteaux détachés dont les feux se croisent, et plus particulièrement destinés à balayer les plages où l'on

pourrait tenter une descente. Autour de ces mauvaises fortifications, la campagne est couverte de chapelles érigées en l'honneur des marabouts célèbres par des vertus feintes ou réelles, et par une multitude incroyable de tombeaux. Ceux du peuple ont la forme d'une bière et ne sont désignés que par des pierres plates enfoncées dans la terre. Ceux qu'on a érigés aux pachas et aux deys sont ronds, voûtés, blanchis, et ont dix à douze pieds d'élévation. Un turban de pierre y est toujours gravé en relief. La sépulture des agas et des principaux officiers de l'armée n'est distinguée que par une pique plantée auprès de leur cercueil. La plus grande distinction est d'être enterré dans la cité. Ali, mort en 1717, eut cet honneur. Sa tombe fut généralement arrosée de larmes et couverte de fleurs pendant quarante jours. Ce dey fut regardé comme un saint, parce qu'après un assez long règne, il était mort dans son lit, ce qui n'était guère arrivé à ses prédécesseurs.

Alger n'avait originairement qu'une plage ouverte et dangereuse. Cependant il s'y formait de loin en loin quelques armemens en course. Pour les faire cesser les Espagnols s'emparèrent d'une petite île qui dominait cette partie de la côte, et prirent des mesures qu'ils crurent suffisantes pour s'y maintenir. Khair-Eddin les chassa de ce poste important, et, avec les bras de trois mille esclaves, construisit rapidement et sans



frais un môle qui joignait l'île à la terre ferme. La ville eut alors un port fermé du côté du nord-ouest, et dont l'embouchure est au sud. Depuis, on le fortifia, on y mit une artillerie redoutable, on ne négligea aucun des moyens qui pouvaient le rendre imprenable; mais les travaux les plus suivis et les mieux dirigés n'ont jamais pu parvenir à le rendre bon.

L'entrée en est assez large; il y a assez d'eau pour recevoir des frégates, mais il manque d'étendue. Si les bâtimens de l'état y trouvent un abri commode et sûr, les navires européens, réduits faute d'espace à se placer à l'embouchure, y sont continuellement tourmentés par l'agitation des vagues pour peu que la mer soit grosse, et courent risque de périr si le nord ou le nord-est soufflent avec violence. La rade forme un demi-cercle. Le fond en est bon. Cependant ce n'est que très-difficilement et avec le secours des meilleurs câbles que les vaisseaux de guerre y peuvent tenir durant les tempêtes. Le danger qu'ils courent a beaucoup augmenté depuis que les Espagnols y abandonnèrent leurs ancres, dont les Algériens n'ont pu relever qu'une partie.

La ville d'Alger, devenue avec le temps la capitale d'un grand état, n'était rien au commencement du seizième siècle. Elle se gouvernait en république, et n'étendait sa domination que sur quelques lieues de terrain. La crainte de tomber sous le joug des Espagnols, qui portaient le fer

et le feu à son voisinage, la détermina à se donner pour maître ou pour protecteur le sage et brave scheik des Arabes de la Mitige. Les forces du nouveau souverain se trouvèrent insuffisantes pour l'objet qu'on s'était proposé, et de son aveu on se jeta dans les bras d'Oroudj, qui s'était rendu redoutable à toute la Méditerranée. Ce trop heureux corsaire trahit la confiance qui lui avait été accordée, et se rendit le tyran de ceux qui avaient compté trouver en lui un protecteur. Khair-Eddin, son frère, hérita d'un trône acquis par d'horribles cruautés, par des trahisons infâmes, et en recula beaucoup les frontières. L'impossibilité de conserver ses conquêtes avec le peu de moyens qui lui restaient, le détermina à les donner à la Porte, dont il était né le sujet, et dont il fut fait grand-amiral.

Devenu possesseur de cette partie de l'Afrique, le grand-seigneur la fit régir comme les autres provinces de son vaste empire. Les pachas qu'on y envoya successivement ne mirent aucune borne à leurs concussions et à leurs rapines. L'oppression s'étendit, avec le temps, des Maures et des Arabes aux ottomans envoyés d'Europe ou d'Asie qui formaient l'armée. Les murmures de ce corps redoutable arrivèrent à Constantinople. On vit bientôt le sérail se remplir d'intrigues, dont les unes avaient pour but l'anéantissement des vice-rois, et les autres leur conservation. D'importans services rendus par les Algériens



dans la conquête de la Morée firent pencher, dit-on, la balance en leur faveur. Il fut arrêté que la milice choisirait à l'avenir dans son sein un dey qui, sous la protection de la Porte, gouvernerait l'état.

A cette époque, les soldats servant dans le pays et nés en Turquie acquirent tous des droits au pouvoir suprême. L'espoir d'y parvenir eux-mêmes ou d'y élever ceux de leurs camarades dont ils pouvaient espérer de l'appui, les enflamma généralement. Les factions se multiplièrent : les chefs de la république vécurent trop long-temps au gré des cabales ; peu d'entre eux moururent dans leur lit ; un coup de fusil ou de cimeterre terminait la carrière du plus grand nombre. Six furent élus et massacrés en un jour. Les pachas qu'on avait dépouillés de leur autorité, mais qui étaient toujours restés à Alger avec leurs appointemens et leurs honneurs, faisaient naître ou fomentaient ces discordes sans cesse renaissantes. Ali renvoya en 1710 à Constantinople celui qui s'était ouvertement opposé à son élection, et obtint du grand-seigneur que dans la suite le titre de pacha serait joint à celui de dey.

L'auteur de cette transaction importante regarda depuis l'empire ottoman comme un allié pour lequel il convenait d'avoir quelque déférence, mais non comme un supérieur dont il fallût recevoir des ordres.

Cette élévation en imposa aux plus audacieux de ceux qui auraient voulu traverser ses projets, et lui donna la confiance des autres. Il profita en habile homme de la disposition où il avait mis les esprits pour s'approprier une autorité qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait connue. Seul ou avec ses plus intimes confidens il régla les affaires les plus importantes, et le divan ou grand conseil, accoutumé à décider de tout, ne fut plus consulté que par bienséance, ou pour le rendre responsable des résolutions qui pourraient être malheureuses. Ce système de despotisme fut suivi avec succès par les successeurs d'Ali. On l'a vu s'affermir principalement dans les mains de Baba Mohammed, qui depuis 1766 jusqu'en 1781 a occupé tranquillement un trône jusqu'à lui si orageux, jusqu'à lui perpétuellement si ensanglanté. Cependant dans cette usurpation plus réelle qu'apparente de pouvoir, il n'y a pas eu proprement de révolution dans le gouvernement. Le fond de l'aristocratie est resté ce qu'il était. Toutes les places de l'état continueront à être remplies par ceux des soldats turcs qui auront du bonheur, des talens ou de l'intrigue. Les formes mêmes auxquelles les peuples étaient accoutumés n'ont pas éprouvé de variation.

Le dey, qui avait anciennement une habitation dévolue maintenant au colonel des janissaires, occupe depuis long-temps une espèce de palais nommé maison du roi par les esclaves



légumes et les fruits qui se trouvent de leur goût. Quoiqu'aucun privilège ne les y autorise, ils se font livrer la viande beaucoup au-dessous du prix réglé par la police pour les citoyens.

Ces prérogatives sont particulières aux soldats célibataires, parce que le beylik doit hériter de tous les Turcs qui n'ont point de postérité légitime. Ceux d'entre eux qui se marient ne laissant point cet espoir au gouvernement sont réduits à leur très-modique solde. Aussi très-peu d'entre eux forment-ils le lien conjugal. La plupart ont des concubines et des favoris.

Ce n'est pas cependant, comme on serait porté à le penser, au faible traitement que reçoivent les soldats qu'il faut attribuer la diminution de l'armée en nombre et en qualité. Elle a moins d'énergie parce que les ottomans qui y terminaient leur carrière ont été trop souvent remplacés par les couloglis, qui, à raison des humiliations qu'ils éprouvent, du peu d'avancement qu'ils peuvent espérer, ont été dans tous les temps très-peu attachés au gouvernement. Elle est moins nombreuse parce qu'une aveugle avarice a persuadé au fisc qu'il n'avait plus besoin d'autant de défenseurs qu'il lui en avait fallu à des époques plus ou moins reculées. Les forces militaires d'Alger ont donc été peu à peu réduites à dix mille hommes, dont le tiers n'a pas mérité, n'a pas obtenu sa confiance. L'état n'a d'appui solide que six mille Turcs et quelques centaines

de chrétiens devenus musulmans. Encore beaucoup d'entre eux ont-ils été mis hors de service par l'âge, par les infirmités et par les blessures. Les plus jeunes, les plus audacieux cherchent sur les bâtimens corsaires l'aisance qui leur manque. Plusieurs exercent des professions qui les éloignent de leurs drapeaux. Huit ou neuf cents gardent les forteresses et les frontières; un plus grand nombre parcourent les provinces pour arracher des tributs toujours payés avec répugnance. Par quelle magie est-on parvenu, avec des moyens si dispersés et si bornés, à retenir sous un joug oppresseur des millions d'hommes toujours malheureux et toujours mécontents?

Les soldats turcs et les soldats renégats, qui, à l'exception des cinq premières dignités de l'état, réservées par l'usage ou par la loi aux seuls ottomans, jouissent des mêmes prérogatives, ont tous un grand intérêt au maintien de la constitution établie. Les postes utiles ou honorables de l'empire leur sont tous dévolus. Chacun d'eux y a un droit plus ou moins prochain. Les moins heureux sont ceux qui, ayant passé le temps de leur service à parcourir tous les grades de la milice, finissent par celui d'aga, qui ne dure que deux mois, et qu'on ne quitte que pour jouir d'une retraite honorable, douce et commode.

Si la passion qu'ont ces despotes de perpétuer une souveraineté collective avait besoin d'être